

23 September 1916

Bien chère Madame

Mais, oui, j'accepte très volontiers, —
si mon éloignement n'a pas trop
d'inconvénients pour vous.

Mais attendez-vous de vos
nouvelles, et nous sommes heureux
d'apprendre que vous vous reposez
un peu. Vous ne me parlez
pas de M. Ravin. C'est qu'il
ne vous a pas répondu, sans
doute. C'est fâcheux, car cette
place vous s'il convenait par
faitement. Vous devez chercher
du côté d'un commerce, d'un
gérant.

Ma femme est toujours

souffrante. C'est une martyre.
Je voudrais la conduire au
soleil, qui est, pour elle, la
guérison et le bonheur; mais
le bon de tâche que j'ai entrepris
me retient ici, et il est trop
dur de le répéter.

Je vous de ma lettre à
ma dernière brochure. C'est
la dernière tentation. Il n'y
a pas, en France, parmi ceux
qui pensent, abbés et intelligents
et de générosité pour s'y abandonner
effectivement, j'y renoncerais.

Vous le voyez. J'en
parle comme j'en ai parlé
à votre mari, dont nous nous
entretentions si souvent, ma

femme et moi. Il me semble que
c'est en vain et qu'il m'entraîne.

Bon courage, et tenez-vous
accrochant de vos affaires, de
tout ce que vous faites, des
projets de vos chères petites,
que nous ne sommes de tout cœur.

Mes plus affectueux

adieux

Bocheron

